

Laurence
PEYRIN

Sous le soleil de Soledad



POCKET

LAURENCE PEYRIN

Laurence Peyrin a été journaliste de presse pendant vingt ans avant de se consacrer à l'écriture. Après *La Drôle de vie de Zelda Zonk* (Kero, 2015 ; Prix Maison de la Presse), Laurence Peyrin redonne vie à ses personnages dans *Hanna* (Kero, 2015). Elle publie ensuite *Miss Cyclone* (2017), *L'Aile des vierges* (2018), *Ma Chérie* (2019), *Les Jours brûlants* (2020), *Une toute petite minute* (2021) et *Après l'océan* (2022) chez Calmann-Lévy. Son dernier roman, *Sous le soleil de Soledad*, a paru en 2023 chez le même éditeur.

SOUS LE SOLEIL
DE SOLEDAD

ÉGALEMENT CHEZ POCKET

LA DRÔLE DE VIE DE ZELDA ZONK

HANNA

MISS CYCLONE

L'AILE DES VIERGES

MA CHÉRIE

LES JOURS BRÛLANTS

UNE TOUTE PETITE MINUTE

APRÈS L'OCÉAN

SOUS LE SOLEIL DE SOLEDAD

LAURENCE PEYRIN

SOUS LE SOLEIL
DE SOLEDAD

CALMANN
LÉVY

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Calmann-Lévy, 2023
ISBN 978-2-266-34014-4
Dépôt légal : mars 2025

*À Claude Peyrin, mon père.
J'espère que vu de là-haut,
plus près du soleil,
le monde est beau.*

*Nobody can tell you
(Personne ne peut te dire)
There's only one song worth singing [...]
(Il n'y a qu'une seule chanson qui vaille d'être chantée)
But you've gotta make your own kind of music
(Mais tu dois faire ton propre genre de musique)
Sing your own special song
(Chante ta propre chanson)
Make your own kind of music
(Fais ton propre genre de musique)
Even if nobody else sings along
(Même si personne d'autre ne chante)*

*Mama Cass Elliot,
Make Your Own Kind of Music¹*

1. *Make Your Own Kind of Music* (Cynthia Weil/Barry Mann)
© Screen Gems-EMI Music Inc, 1968.

Avec l'aimable autorisation d'EMI Music Publishing France.
Droits protégés.

PROLOGUE

Il n'y avait aucune photo d'elle sur cette terre à l'exception de celle de ses huit ans.

Celle-ci, elle l'avait gardée sans l'encadrer ni la coller sur son frigo, sans plus d'affect que lorsqu'elle fichait tout droit ses relevés bancaires et ses factures dans l'hypothèse d'un contrôle fiscal.

Classée.

Le trieur accordéon, parmi tous les autres rangés par dates dans le cagibi borgne qui servait d'annexe à son bureau, était marqué 1990 – c'était l'année où Maman avait fini par mourir. Et où la gestion du Wild Sun Safari lui était tombée sur les épaules.

L'année du rangement. En vidant les tiroirs, elle était tombée sur la photo, relique glissée entre deux vieilles notes de supermarché de bricolage et un paquet de clopes vide.

Sur ce cliché typique pris par un bon gros bourrin du Sud, la gamine qu'elle était en 1978 soufflait ses bougies dans une robe à volants d'une teinte rose à mi-chemin entre le cachet de Prozac et le vomi de marshmallows.

Les rares fois où elle était tombée dessus au milieu d'un tas de papiers, la vue de sa bouche plissée entre deux grosses joues surplombant les flammèches du traditionnel gâteau à deux étages plâtré de crème au beurre beige lui avait évoqué une paire de fesses – bref, elle évitait de la sortir du trieur accordéon.

Mais elle n'avait pu se résoudre à la jeter, car peu de temps après la photo, un ouragan comme il y en a souvent dans les Everglades, pas pire que les autres, avait tué Papa, Rob, le bon gros bourrin du Sud, bosseur, gentil comme tout. Il avait voulu fixer un volet qui battait fort contre la vitre, oh bordel, ça allait tout péter et y aurait du verre partout, et il s'était pris la solive de la fenêtre sur la nuque.

Aussi bête que ça.

Cet automne-là, en Floride, l'ouragan Nelly avait fait un seul mort, c'était Papa. Un type en pleine forme qui aimait boire des Budweiser tirées d'un seau de glace sous sa véranda, le soir après le boulot.

Huit ans auparavant, Papa avait coupé le cordon ombilical de sa fille, à moitié bourré, et avec Maman qui le lui reprochait sans même lui en vouloir – essayez de rester sobre quand vous crevez de chaud toute la journée à accueillir les touristes dans un safari-alligators –, ils avaient prénommé leur fille Cassie.

Pourquoi ? Comme ça, au pif, le bébé naissait avec un mois d'avance, ils n'avaient pas vraiment eu le temps d'imaginer le prénom qui ferait d'elle un être particulier. Oui, c'est de cela qu'ils manquaient : de temps.

Ils s'aimaient très fort, Rob et Marjorie, ils s'aimaient comme ça, avec cette certitude de l'autre qui

ne rend plus nécessaire de se souhaiter bonne nuit tant que les corps s'emboîtent en cuillère et que le souffle de l'autre est la plus normale des berceuses, sans avoir envie d'échanger sur quoi que ce soit, à ce moment-là.

Puis Cassie était devenue Cass, puis Papa avait pris l'habitude de l'appeler Mama Cass, comme la chanteuse grosse de The Mamas and the Papas qui était morte en s'étouffant avec un sandwich.

C'était pas moqueur de la part de Papa, pas du tout.

Pour comprendre, il fallait savoir que Maman, dans sa jeunesse, avait fait la Route 66 à moto jusqu'à Los Angeles, qu'elle en gardait une dévotion pour la chanson *California Dreamin'*. Et qu'en revenant, elle avait épousé Papa dont le nom de famille était Elliot, qu'ils avaient prénommé leur fille Cassie, ce qui donnait comme par hasard le vrai nom de Mama Cass, la chanteuse : Cassie Elliot.

Maman ne croyait pas au hasard, mais au karma.

Cassie Elliot, Cassie, Cass, Mama Cass, voilà quel était le karma de la gamine. Personne dans leur entourage n'avait jamais fait le rapprochement, ils étaient du genre à écouter Metallica ou Judas Priest.

Petite, Cassie aimait le sucre, comme tous les gosses. On ne lui tapait guère sur les doigts, Maman n'avait pas le temps de cuisiner des petits plats équilibrés, elle qui tenait la comptabilité du Safari, sans ordinateur à l'époque, un stylo dans une main et une kyrielle de clopes défilant dans l'autre. Du coup, Maman était droitnière mais fumait de la main gauche – ça, c'était un souvenir que sa fille garderait toujours – et la petite Mama Cass se faisait réchauffer des pizzas surgelées, se récompensant par un sundae fraise et finissant les

grandes boîtes de donuts Krispy Kreme qui traînaient un peu partout dans la maison.

Quand Papa était mort, le sucre était devenu une passion. Maman était débordée, mince comme un fil grâce à son régime goudrons-nicotine, et Mama Cass avalait des marshmallows comme des hosties, dans une transe dévote, fermant les yeux sur le rose et le blanc crème qui prolongeaient l'enfance sacrée où l'on fait un vœu en soufflant des bougies.

C'était si simple, alors.

La mollesse du bonbon, sa douceur qui tapissait le palais, le goût fondant des rêves – je serai maîtresse d'école, j'aurai un restaurant chic à Coral Gables, je travaillerai dans les grands buildings de Miami, avocate, policière, guide touristique, marchande de glaces, tout était possible, tant que les cristaux de sucre ne s'étaient pas totalement désagrégés dans sa gorge.

Sur les joues de Mama Cass se tendait cette espèce de surcouche de graisse, fine, nacrée, traîtresse.

De temps en temps, elle se faisait vomir, c'était fluo, dégueulasse, elles avaient raison, les filles du collège avec leurs jambes comme des fusées sur le terrain de basket-ball, elle n'était qu'un gros tas – elles ne le disaient pas, mais on voyait toutes les ordures adolescentes qu'elles étaient capables de déverser sous leurs cils de faon.

Mignonne, disaient d'autres. Ou encore dodue, à croquer, selon ses parents. Ces mots affectueux qu'on tord pour s'en faire de petits bâtons avec lesquels on s'autoflagelle, tout ce qui dépasse, les bourrelets du ventre, les petits plis des cuisses, les fossettes au creux du coude.

À bientôt cinquante ans, Mama Cass n'aimait plus le sucre, ni le gras ni rien qui lui fasse plaisir. Mais son corps s'en souvenait, et les réclamait.

À la moitié de sa vie, elle essayait d'aimer les gens. Parfois, elle y parvenait. Ça ne tenait souvent à pas grand-chose – le sourire en biais d'un enfant timide rougissant d'excitation avant de grimper sur un hydro-glisseur, la tape dans le dos d'un papa, le geste d'une maman fouillant dans son sac pour vérifier que oui, la bouteille d'eau y était, et les lunettes de soleil aussi, et cette façon qu'ils avaient tous les deux d'ajuster le casque sur les oreilles du gamin.

Mais Mama Cass ne s'aimait pas elle-même.

Ça, ce n'était pas possible. C'était un trop grand effort, et elle était comme ses parents : elle manquait de temps.

Voilà pourquoi il n'existait aucune photo d'elle sur cette terre depuis le jour de ses huit ans. Elle ne les autorisait pas, et si on la prenait en traître, les détruisait.

Autour d'elle, tout le monde le savait. Mama Cass *versus* son image, c'était une affaire classée dans un dossier accordéon.

Senior ouvrait grand sa gueule de méchant imbécile, dégageant une odeur de poubelle pleine sous un cagnard accablant. Affalée entre les crocs jaunis et plantés en dépit du bon sens, sa langue ressemblait à une huître cuite festonnée d'une écume sèche et brunâtre.

La fente de l'œil droit était couverte d'un voile opaque – depuis combien de temps Senior était-il borgne, d'ailleurs ? Nul ne le savait. La plupart des employés de Wild Sun Safari étaient nés des années après lui. D'où son nom, supposait-on. Mais Senior s'appelait-il déjà Senior lorsqu'il était aussi petit qu'un lézard commun – un gecko, comme on disait par ici ?

C'était une des questions cons que se posait Oleg – Oleg appelait ça lui-même ses « questions cons », des trucs pas importants qui l'obsédaient par vagues et le plongeaient dans des silences appliqués.

Il commençait comme ça : « Question con : pourquoi on ne peut pas éternuer en ouvrant les yeux ? », « Question con : comment on décide qu'une blague est drôle ? » À cela, Mama Cass n'avait qu'une réponse, invariable : « Mange. »

Parce que en général, les interrogations existentielles d'Oleg surgissaient à la pause de midi.

« Question con : on va l'enterrer où ? »

Mama Cass haussa un sourcil vers Oleg, tirant sur le câble du moteur. Ils étaient là à cahoter sur la rivière d'herbes, il n'était pas encore midi, l'orage menaçait, il allait falloir répondre aux annulations de familles d'Allemands, d'Anglais et j'en passe, et la commande de burgers à la camionnette de Tony's était probablement en train de développer tout un tas de bactéries sur le paillason du Wild Sun Safari.

Senior dérivait dans l'eau limoneuse, son unique œil torve fixant Oleg.

« Caresse-le, tant que tu y es, gueula Mama Cass au-dessus des vapeurs de gazole. Et laisse-le finir sa vie là où il doit être.

— Il est malade.

— Il est vieux, Oleg, c'est tout. Et aussi prédateur que quand il était jeune. On rentre. Il sera encore là demain, et dans dix ans. »

Le trajet du retour était un entrelacs aussi inabordable qu'incompréhensible pour ceux qui n'étaient pas nés ici, entre les marais hérissés de sawgrass, les herbes scies, et les îlots de calcaire des hammocks où s'entremêlaient palmiers royaux et chênes evergreen envahis par les fougères d'escalade. Pourtant Oleg et Mama Cass y auraient retrouvé leur chemin même en pleine nuit. Et c'était heureux, car les comparses de Senior y pullulaient.

Mais ni l'un n'y l'autre n'avaient jamais vécu ailleurs, et alors que les touristes harnachés sur la hauteur des hydroglisseurs hurlaient d'excitation et de trouille

tous les jours à la vue des gueules ouvertes qui ronflo-
taient à la surface des flots bourbeux, pour ces deux
natifs du lac Okeechobee, un alligator n'était qu'une
sorte de gros rocher sur lequel il fallait faire attention
de ne pas marcher.

« Tu ne penses sérieusement pas à l'enterrer ?
demanda Mama Cass, essuyant soigneusement ses
doigts collants de sauce ranch sur l'emballage papier
du burger froid.

— Je me disais que, comme il est l'ancêtre, en
quelque sorte, il mériterait peut-être un mausolée »,
répondit Oleg, grimaçant sur sa dernière bouchée.
Il avala une gorgée de Coca, émit un rot discret, s'ex-
cusant aussitôt, la main plaquée sur la bouche.

Assises sur les chaises en rotin du bureau d'accueil
du Wild Sun Safari, à mi-ombre du rideau baissé sur
la pluie naissante, les silhouettes des deux acolytes tra-
çaient comme une hyperbole de la diversité floridienne.

D'un côté, cette femme forte aux cheveux courts,
empaquetée dans des couches plissées de pantalon cargo
et de tee-shirts Target – un débardeur et un maillot
d'homme par-dessus, elle estimait qu'il lui fallait bien
ça.

De l'autre, un gringalet qui, les bras levés, ne dépassait pas la taille d'un préadolescent, portant moustache tombante et cheveux de jais tirés en queue-de-cheval. On aurait dit une miniature de biker descendant d'une Harley en plastique. Il s'appelait Oleg sans savoir pourquoi, alors que son ascendance mexicaine se lisait sur sa peau tannée et ses pupilles d'un noir brûlant sous des paupières indolentes.

En dehors du fait que, depuis trente ans, l'un travaillait pour l'autre, jouant à la fois le rôle d'associé, de guide touristique et de père nourricier de toutes sortes de bestioles qui s'aventuraient près de l'embarcadère, ils avaient un point commun fondateur : leur date de naissance. Le croiriez-vous ? Le même jour, le même mois, la même année, à quelques heures près – Oleg était plus jeune de huit heures, c'est pour cela qu'il était plus petit que Mama Cass, rigolait-il.

Et concernant la corpulence qu'elle traînait comme un boulet, il n'avait fait qu'une réflexion, un soir où tous les deux avaient abusé de la Budweiser : « C'est une fausse image que tu as de toi, Cassie, avait-il lâché. Tu es comme on dirait enveloppée, avec tout ce qu'il faut là où il faut. Pas obèse, comme ma belle-sœur, qui en plus s'en fout, soit dit en passant. Appétissante, tu es. »

Ce soir-là, ils avaient fait l'amour – ou, du moins, avaient eu une relation sexuelle, avait rectifié Mama Cass dans sa tête lourde, le lendemain matin. N'empêche que cela lui avait donné l'impression d'un bébé phoque s'ébattant sur un iceberg, du coup elle s'était arrangée pour qu'ils ne se mettent plus jamais dans une situation pareille, tous les deux.

Plus de bières le soir, elle rentrait chez elle sitôt les derniers clients partis, laissant à Oleg le soin de fermer boutique.

L'entreprise qu'avait laissée Papa à Maman, puis Maman à Cassie, était, selon l'expression consacrée, florissante. De dix à douze fois par jour, les quatre hydroglisseurs propulsaient par boucles savantes les touristes venus du monde entier sur la fameuse rivière

d'herbes. À raison de huit passagers par bateau et de cinquante dollars par tête, on pouvait assurer le salaire de trois pilotes, en plus d'Oleg. Et ce n'était pas l'entretien de la faune et de la flore environnantes qui pouvait ruiner une telle affaire – les alligators étaient dans leur milieu naturel et se nourrissaient bien tout seuls.

Sauf Senior, qui, selon l'avis expert d'Oleg, se laissait mourir de faim depuis quelques jours.

« On n'aura qu'à lui balancer l'Allemand d'hier, s'il revient, conclut Mama Cass en repoussant son papier gras roulé en boule. Ça va lui redonner du poil de la bête, à Senior.

— Celui qui voulait qu'on le rembourse à cause de la pluie ?

— Il a cassé une chaise. Il a insulté Domingo. Il a été odieux.

— Oui ben, justement, il risque pas de revenir, Domingo a failli lui en coller une.

— Ah bon ? Dommage pour Senior. »

Ils rigolèrent tous les deux. Il y avait parfois de ces énerguènes, parmi tous ces étrangers qui venaient frissonner au Safari. Ceux qui refusaient de porter leur casque pour, disaient-ils, profiter des sons de la nature – alors que le bruit du moteur dépassait probablement en décibels celui d'un concert de Motörhead, groupe de hard rock qu'affichait présentement Oleg sur son débardeur noir aux manches déchirées.

Il y avait ceux, aussi, qui demandaient s'il était possible de tremper un pied dans l'eau. Ou de toucher vite fait la queue d'un alligator endormi – sauf que les alligators ne dormaient jamais que d'un œil. Comme Mama Cass qui, une fois avalés les vingt miles la

séparant de sa belle maison vide à Homestead, se préparait avec philosophie à une nouvelle nuit d'insomnie dont aucun médicament, aucune méditation, ni aucune de ces nouvelles applications de smartphone n'étaient jamais venus à bout.

Pourtant, cette maison était un havre de paix. Trop grande pour elle, certainement.

En même temps que de cette bâtisse de style colonial, Mama Cass avait hérité d'une femme de ménage mexicaine qui la briqueait des sols au plafond, quatre fois par semaine.

La petite femme aussi mutique et antique qu'une statuette maya devait bien avoir soixante-quinze ans, maintenant.

Elle s'appelait Soledad, et depuis plus de trente ans, c'est tout ce que Mama Cass savait d'elle – en dehors du fait que Maman lui avait fait jurer de ne jamais la virer.

« Ma belle-sœur fait du yoga. Et depuis, elle dort comme un bébé, dit Oleg en actionnant la manivelle grinçante du rideau mécanique. Dis donc, va falloir mettre de l'huile sur ce truc, ça casse les oreilles. »

Mama Cass opina, avala un ibuprofène. Elle graisserait la manivelle elle-même, le bricolage ne l'embêtait pas. Autant sa belle maison qu'elle n'occupait guère le restait grâce à Soledad, autant il lui était vital d'entretenir le Safari afin qu'il ne ressemble jamais à toutes ces fausses cabanes de pêcheurs aux planches disjointes qui pullulaient le long de l'Ingraham Highway, avec leur unique bateau à la peinture écaillée amarré à un ponton tordu. Leurs bons à rien de propriétaires prétendaient faire le même métier qu'elle, Oleg et Domingo, Johnnie et Nelson, les trois autres pilotes-guides. Ils faisaient payer leur prétendue authenticité à prix d'or. Une arnaque.

« Ta belle-sœur qui pèse cent vingt kilos ? Ça doit être chouette. »

Oleg eut un petit rire, haussant une épaule douloureuse. Il savait très bien que le cynisme de Mama Cass

ne s'adressait qu'à elle-même, que ce n'était pas une méchante personne. Il voyait bien la rosée qui infusait souvent son visage poupin, lorsqu'elle aidait un gamin à coller le casque sur ses oreilles, il voyait bien l'ombre du bonheur sincère sous le sourire commercial lorsqu'une famille descendait de l'hydroglisseur de la joie plein le cœur.

« Le magnésium, lui dit-il. Il paraît que le magnésium marche bien, aussi, contre les insomnies. Il faut manger du chocolat et des lentilles.

— Je vais dire à Soledad de me préparer de grands bols de lentilles au chocolat, mon micro-ondes va adorer. Tu sais que ça existe aussi en gélules, le magnésium ? J'ai déjà essayé. Que dalle. »

Elle se leva pour récupérer sa tasse sous la cafetière électrique.

« Ça, tu devrais arrêter, par contre, fit Oleg en fouillant dans un tiroir. Où elle est, cette putain de burette ?

— Dans le tiroir d'en bas, l'huile fuyait sur les outils. Et si j'arrête le café, Oleg, je vais devoir me mettre à la coke pour tenir debout, ce qui nous reviendra nettement plus cher. File-moi la burette, je vais le faire, les premiers clients vont arriver. Une famille de Français, quatre personnes, puis un groupe de Texans, ils sont douze, donc deux bateaux, préviens Nelson et Domingo. »

Mama Cass se brûla les lèvres dans son mug, râla, il lui tendit la burette, elle attrapa la manivelle.

« C'est pas encore l'heure, protesta Oleg, ils arrivent dans vingt minutes, les Français, trente le temps qu'ils trouvent leur chemin. Je peux le faire, donne.

— C'est bon, s'agaça-t-elle, passe-moi plutôt un chiffon. »

Il fit glisser un autre tiroir, en extirpa une peau de chamois d'un jaune taché, puis s'assit à son tour devant le petit bureau où trônait un ordinateur portable au côté d'un pot à crayons multicolores disposés en éventail parfait et d'un bloc-notes au carré.

« Elle te fait quoi à manger, Soledad ? demanda-t-il, désœuvré.

— Il est neuf heures du matin, Oleg, j'ai encore mon donut de sept heures sur l'estomac et tu veux que je te détaille mes menus du soir ? Tu es quoi, nutritionniste ou tortionnaire ? Oh nom de Dieu, je m'en fous partout, qu'est-ce que c'est que cette putain d'huile périmée ? »

Elle s'activa avec le chiffon avant que le liquide ne s'infiltré sous la manche de son tee-shirt, mais, cette fois, Oleg ne fit rien pour l'aider. Il la connaissait vraiment très bien, et il savait qu'elle l'aurait envoyé bouler. Mama Cass n'était pas femme à accepter de l'aide.

Selon lui, c'était d'ailleurs un peu son problème principal.

« Je sais pas, fit-elle en actionnant la manivelle. De bons petits plats bien équilibrés, je suppose. Du poulet grillé, du tilapia, de l'espadon. Et toujours des légumes, sauf des gombos parce que j'aime pas ça.

— C'est gluant, le gombo. Ma mère en met dans la soupe, là, j'aime bien. »

À bientôt cinquante ans, Oleg était retourné vivre chez sa mère à Florida City depuis déjà un petit moment – son boulot chronophage, sa passion pour les alligators et de mauvais choix avaient eu raison de deux mariages. Pas d'enfant, lui non plus.

« Ma mère fait le meilleur chili du monde.

— Toutes les mères mexicaines font le meilleur chili du monde, Oleg. Celui de Soledad est parfumé comme c'est pas possible, goûteux, fondant, épicé... »

Elle avait lâché son chiffon et faisait mine de se friser les moustaches en rigolant, parce que malgré son gabarit de moustique, Oleg mangeait comme un porc sauvage et semblait ne jamais en avoir assez.

« J'ai faim, confirma-t-il. Bref, où est le programme de la journée ?

— Sous tes yeux, comme d'habitude. Tu n'as qu'à arracher la page d'hier, tu crois pouvoir te souvenir de ça chaque jour ? Après les Français et les Texans, il y a une entreprise de Seattle. Est-ce que Senior est mort ?

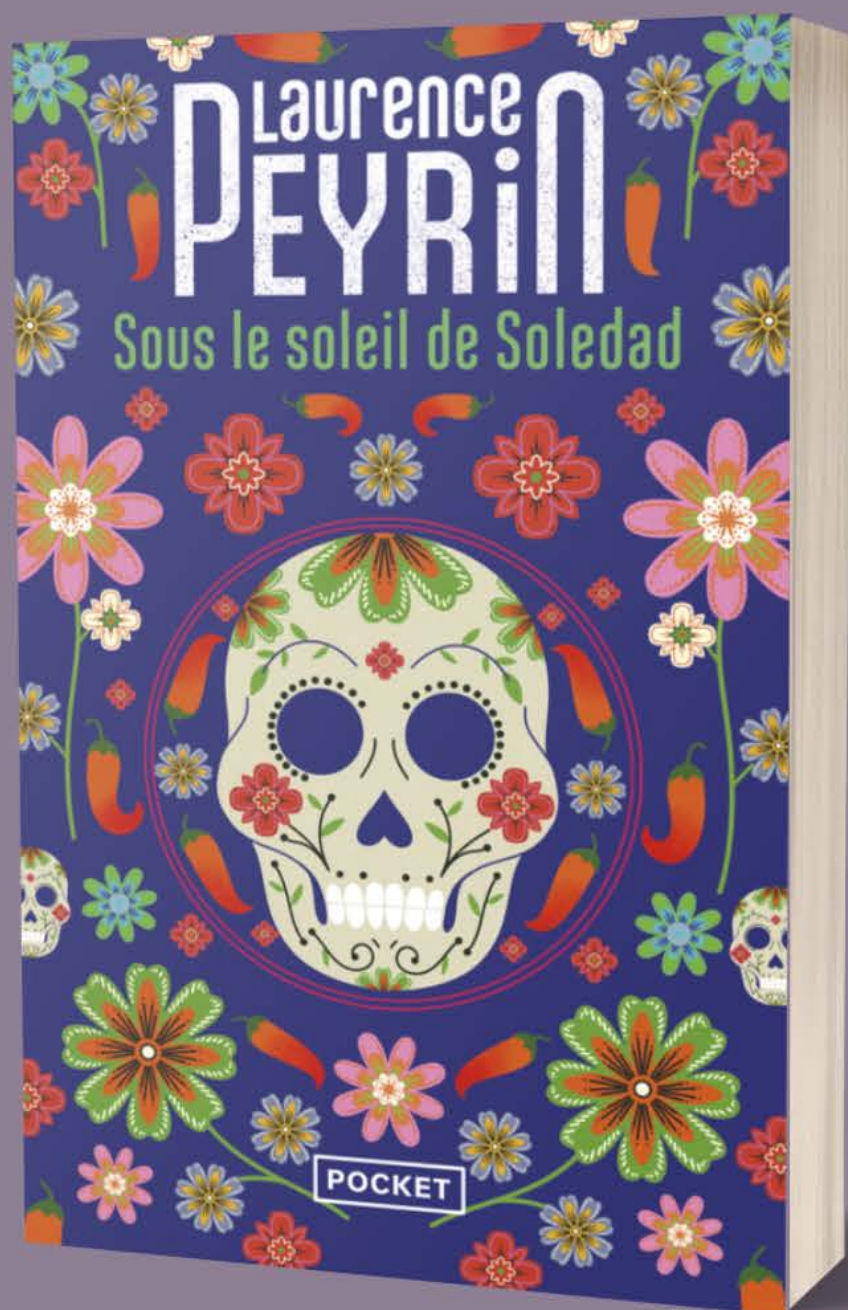
— Non, je suis allé le voir ce matin. Il se maintient la tête hors de l'eau, on va dire.

— Je te l'avais dit. Prends ton chapeau, ça tape, aujourd'hui.

— Oui, Mama. »

Telles étaient leurs conversations du matin, toujours décousues, mais jamais dépourvues de sens. Celles d'un vieux couple, en somme.

**DISPONIBLE EN
LIBRAIRIE !**



COMMANDER